

123 : Le Sahara, « un désert plein d'espions et de scorpions »

12 juin 2010

Les géographes se demandent parfois pourquoi, bien qu'ils écrivent des livres qui tentent de décrire et d'expliquer la réalité des lieux, des territoires et des sociétés qu'ils étudient, ils rencontrent un succès modeste. Certains vont jusqu'à s'en plaindre. Que n'écrivent-ils des romans ! Leur admiration pour Julien Gracq vient de ce qu'il fut prof de géo. Par ailleurs, leur besoin d'admirer est tel qu'ils prennent les voyageurs comme Nicolas Bouvier pour des géographes, ce qui leur donne une bonne image de l'espèce mutante dont ils font partie, le non-géographe non-voyageur vibronnant dans le monde entier, tout en se plaignant que la géographie soit toujours considérée dans le public - peut-être en raison aussi de ses piètres performances dans l'enseignement secondaire - comme une activité ludique à classer entre le tourisme et les voyages, quand elle ne reste pas, par souci de « scientificité », plombée par l'alignement de tableaux de chiffres à virgules et de pourcentages à deux décimales d'une « précision » surréaliste.

Cassandre ne s'est jamais intéressée à un ambassadeur de France en activité. Elle doit se dépêcher, l'intéressé vient de remettre une démission qui prendra effet au 30 juin 2010. Ce proche de Bernard Kouchner - que l'on aimerait bien voir agir de même - , aurait tellement irrité pendant trois ans le président du Sénégal et par conséquent toute sa famille qu'il a dû se retirer au terme légal de son contrat.

Il est bien connu que, dans ce pays jusqu'à maintenant, il est impossible à un individu normal de vivre sans devoir tout partager avec une parentèle considérable accrochée à ses basques et que le pouvoir le plus mince, fût-il déclaré démocratique, est d'abord fait pour enrichir durablement la famille de qui le détient. Il est vrai qu'une maladresse (?) avait laissé en 2008 « fuiter » un télégramme du diplomate à son Quai, qu'avaient pu lire tous les Sénégalais lettrés : « Venir en aide au Sénégal sans lui demander de réformer profondément son système politique reviendrait à fournir à un toxicomane la dose qu'il demande mais le conduit un peu plus sûrement vers sa fin ». Même les universitaires, intègres dans leur appréciation des situations, n'osent en dire autant : ils emploient le mot corruption, certes, une fois, puis détournent bravement le regard pour s'occuper en détail de la pousse des haricots à partir des chiffres ramassés par la FAO (ceci est une caricature, *allus. litt.*).

En revanche, voici qu'une leçon de géographie géopolitique est donnée avec la plus grande ambiguïté entre fiction et réalité dans un roman où les noms de personnes ne sont pas tous déguisés. Il se passe, écrit le quotidien *Libération* du 11 juin 2010, « entre Paris, le fin fond du Sahara, le bar de l'aéroclub de Dakar, la banlieue chic de Bruxelles, les bidonvilles de Nouakchott et les rues de New York... une histoire d'aujourd'hui, à l'ère des menaces non étatiques, du défi lancé par des irréguliers, les faibles,... des officines privées (une grande victoire du libéralisme). On savait déjà que la guerre était menée par ces officines (auxquelles les États-Unis sous-traitent largement les opérations en Afghanistan et en Irak) ; elles assurent aussi tout ce que les services officiels n'ont plus le droit de faire : interrogatoires musclés, écoutes sauvages, détentions arbitraires... ». C'est sans doute une belle histoire : mais il y a beaucoup de géographie là-dedans...

Tout ceci et tout ce qui suit se trouve dans des publications éparées que tout lecteur de langue française peut aisément se procurer sur internet. Mais reste-t-il du temps pour aller au-delà du

pillage de citations et du collage de ce plagiat généralisé dans les manuels, voire dans quelques essais ?

Il se murmure qu'un certain « Robert Bourgi, avocat français, proche de la grande famille Wade et figure de la Françafrique » ne serait pas étranger au mouvement diplomatique en cours, qui voit l'éviction déguisée d'un ambassadeur de France membre de l'Académie française. Il est vrai que si des hauts fonctionnaires de l'État français refusent désormais de jouer le jeu de la Françafrique, à quelques encablures de la réélection de 2012, où donc pourra-t-on bien trouver l'argent nécessaire à la campagne (on a écrit campagne et non pas monde rural) ? Par ailleurs, Abdoulaye veut installer son fils Karim à sa place, suivant en cela les pratiques dynastiques des notaires et des bourreaux dans les temps anciens, plus récemment celles des acteurs de cinéma, artistes de variété et hommes ou femmes de télévision, voire ex-conseillers municipaux dans quelques villes bordant à l'ouest la capitale française. C'est humain, dit-on, chacun tente, à chaque barreau de l'échelle sociale, de caser sa/son rejeton/jetonne. Mais tout placement a un prix (voir la lettre 122). C'est ainsi que le président Wade se vante d'avoir été l'artisan de l'élargissement des geôles iraniennes de Clotilde Weiss, l'étudiante qui aurait maladroitement usé de son statut de thésarde au point de se faire accuser de barbouzerie. Qu'allait donc faire le sénégalais Wade dans cette galère, sinon... ? Cela rappelle à Cassandre le temps où elle eut à suivre le cas de Michel Seurat, orientaliste sociologue au CNRS, enlevé le 22 mai 1985 au Liban, qui fut déclaré mort en mars 1986 et dont les restes, découverts dans un chantier de construction à Beyrouth en 2005, n'ont été authentifiés qu'en janvier 2006. Il y avait du beau monde autour du CNRS, à l'époque.

Car le « roman » géographico-politique intitulé *Katiba* et que l'on pourrait sous-titrer « nos ébats aux Sahara » ou, mieux encore « un désert plein d'espions et de scorpions » raconte en 400 pages, chez Flammarion, ce que peut retenir un hyper-doué non géographe des années qu'il a passées à comprendre son environnement et à tenter de l'aménager. L'auteur, psychiatre issu de Médecins sans frontière(s), ce qui lui permettait d'observer avec ses deux copains, acuité et bonne conscience, l'état de délabrement des résistants de tout poil à la normalisation et de transmettre ses informations, dit-on, à sa piscine, a été récompensé de ses talents par une élection à l'Académie française pour services divers rendus à la littérature et à la nation. Il fait partie de ceux pour qui le devoir accompli dans l'ombre ne peut rester inconnu du public et doit procurer, en plus des honneurs, une notoriété supplémentaire de blédard aux pieds ravagés par le sable et le rocher coupant.

Les ingrédients du roman géographique, sorte de *Sahara, nid d'espions*, sont bien là ; tout y est comme dans une revue de détail militaire : la *katiba*, groupe de militants islamistes se jouant des frontières désertiques entre Mauritanie et Mali, dans un paysage âpre, sauvage, grandiose et coloré (leitmotiv de l'orientalisme conservateur) ; la jeune veuve d'un ancien consul en Mauritanie, pulpeuse, dure et secrète, instable sous la carapace, manipulatrice des frustrés du Quai qui n'ont jamais accès au service action de la DGSE ; l'inévitable officine privée d'espions étatsuniens, cow-boys à peine identifiables avec leurs stetsons et de détestables habitudes d'enwhiskysation. Et aussi la nouvelle connexion entre musulmans pakistanais et européens, que sanctifie une sorte de franchisation des réseaux à label Al-Qaida.

L'affaire se corse, si l'on peut dire, lorsque la pulpeuse part en vacances (?) en Mauritanie, où elle retrouve un groupe de médecins maures, ardents et bien montés sur leurs méhara. Travail sur ordre ? Plaisirs incongrus et non planifiés ? La diplomatie se ferait de plus en plus,

paraît-il mais peut-on le croire, par des voies parallèles et des nébuleuses occultes auxquelles il vaudrait mieux appartenir pour garder la vie sauve. Hors du carcan des États, dans une grande liberté apparente, on va chercher sous les dunes et dans les taffoni des grès les caches où se prépare l'attentat terrible que toutes les jaquettes de Paris redoutent. La pulpeuse serait-elle en réalité le détonateur ? Le suspense serait vite insoutenable (donc non durable) si l'on n'apprenait bientôt que l'héroïne se dévoue par patriotisme, aveugle au fait qu'elle est infiltrée de partout, si l'on peut dire, plutôt deux fois par jour qu'une, par des islamistes persuasifs. Ces derniers, victimes du devoir, infiltrent également les ONG humanitaires francophones, québécoises en particulier, en raison de leur taux de participation féminine, jeunes secrétaires au grand cœur et surtout jeunes infirmières sensibles à la moindre souffrance, infiltrées à l'autre bout par les nuques raides des privés étatsuniens. Lesquels privés sont à leur tour infiltrés par les services algériens à l'odorat aiguisé, dans les reliefs arides, par la chair fraîche du rut humanitaire. Santé !

La mondialisation n'a pas manqué d'ouvrir le Sahara à toutes les influences. Il est plus traversé qu'il ne l'a jamais été par toutes sortes d'objets motorisés. Qui s'est soucié de noter que le Paris-Dakar avait définitivement sauté sur un autre continent ? Les naïfs des jardins et autres « enverdissements » s'imaginent volontiers que c'est l'effet de leurs véhémences contre la pollution du sable par les traces de pneus. Pauvres... Mais non ! Ils dérangent, tout simplement, l'aménagement nouveau du Sahara mondialisé où s'exprime à plein la combinatoire des infrastructures croissantes de transport et des inventions de la mobilité. Les campements des nomades sont encore plus nomades. Certains se déplacent chaque jour et l'on n'y distingue plus caches d'armes, dépôts d'héroïne, réserves de migrants, ateliers d'endoctrinement de kamikaze. Les trafiquants sont internationaux. Le porteur de cocaïne colombienne croise celui de diamants zimbabwéen ou d'or guinéen, et tous les agents recruteurs non seulement de pays africains mais aussi asiatiques. Et l'on voit même se trimballer d'étape en étape les camping-cars pas toujours nets de retraités de toutes les nations riches (anglais, espagnols, français, ça va encore, australiens c'est plus neuf) et aussi des « touristes » des régions émergentes (toutes les nations d'Afrique, chinois, grecs, kosovars...). On est bien loin du huis-clos colonial qui a volé bien plus en éclats après 1990 et la fin de la guerre froide qu'après 1960 et la construction des néo-nations post-coloniales protégeant leurs frontières. Le Sahara est plus que jamais une plaque tournante internationale d'activités invisibles aux géographes. Pourquoi ? Puisqu'elles refusent d'apparaître dans les paysages et sur les cartes touristiques, existent-elles... ?

Revenons à l'intérêt de Cassandre pour le vrai Sahara, celui que décrit le livre de Jean-Christophe Rufin. Ajoutons un mot de la fin à sa présentation par l'éditeur : « À la fois française et algérienne, connaissant de l'intérieur la diplomatie occidentale et les nouvelles lois de la guerre terroriste, l'héroïne marche à la frontière entre deux mondes ennemis, elle fascine et inquiète. Elle incarne à elle seule le proverbe sénégalais qui ouvre le roman et entisse la trame principale : « Un chien a beau avoir quatre pattes, il ne peut suivre deux chemins à la fois. »

On a cru entendre un islamiste murmurer : « une chienne non plus. »

Cassandre